

BULLETIN DES AMIS DU VIEIL ARLES

POUR LA PROTECTION DE SON PATRIMOINE HISTORIQUE ET ESTHÉTIQUE 18
RUE DIDEROT TEL 15.85 OU 11.54

Première série - N° 3

Prix 3 F.

Bulletin trimestriel - Décembre 1971



Place de la République

Gravure de 1840

SOMMAIRE

| | |
|---|---------|
| Premier anniversaire | page 1 |
| Noël | page 2 |
| Contes du Pays d'Arles... Le moulin de Mestre Massot | page 5 |
| Le théâtre romain (suite) | page 7 |
| Les grandes pages de l'histoire d'Arles en Provence | page 11 |
| En parlant de la Genouillade | page 18 |
| Regard sur Arles (poème) | page 21 |

PREMIER ANNIVERSAIRE

Notre association a eu un an au 10 décembre.

Son ambition fut de reprendre le programme de ses ancêtres et de s'attacher à sa réalisation. Non pas dans sa totalité, certes, cela eût été trop vaniteux, mais sur quelques points particuliers plus à la mesure de sa jeune existence.

Notre première épreuve fut celle du bulletin.

Il est encore bien modeste et notre but serait de le rendre trimestriel et plus important. Mais il faut compter, hélas ! sur le prix de revient, à peine couvert par vos cotisations.

Notre seconde épreuve se juge sur le terrain, sur le chantier de la chapelle des Paysans (ou de l'Agenouillade).

Les travaux marchent bien grâce à une douzaine de lycéens bénévoles et persévérants, qui depuis Pâques y consacrent tous leurs samedis après-midi.

L'enthousiasme de ces jeunes est tel qu'ils ont créé spontanément une équipe permanente au sein de l'association, avec un programme particulier de petits travaux de restauration ou de simple nettoyage à faire à travers la ville : niches, grilles, vieilles portes, etc.

Nos activités extérieures se sont concrétisées par une journée de travail et d'échanges de vues avec le bureau de la « Renaissance du Vieux Lyon », qui nous a rendu visite en septembre dernier.

C'est avec respect que nous avons écouté les leçons de ces « vétérans » de la sauvegarde, dont la réputation a franchi nos frontières. Et nous sommes heureux d'avoir conservé leur amitié en gage de cette première rencontre.

Le succès d'Arlexpo 71 nous a incités à préparer une nouvelle exposition pour mars 72 avec une rétrospective de vieilles cartes postales sur « Arles au début du siècle ».

Nous lançons un appel aux collectionneurs de vieilles cartes toujours émouvantes à regarder.

Puisqu'il faut savoir regarder notre cité, nous avons lancé en novembre, un concours photos à travers la ville. Pour nous, comme pour nos candidats, ce fut l'occasion de flâner dans les rues, le nez en l'air, et de découvrir des détails extraordinaires que nous exposerons pendant les fêtes de fin d'année.

Nous avons inauguré nos visites commentées des monuments arlésiens par celle du cloître et des salles capitulaires de Saint-Trophime. Nous reviendrons en détail sur cette visite dans notre prochain numéro.

Nous avons de nombreux projets ; certains sont en cours, d'autres à l'étude. Mais je ne voudrais pas que ce préambule en soit une énumération trop longue et fastidieuse et je veux me laisser le plaisir de vous les exposer de vive voix au cours de notre toute prochaine assemblée générale.

Pour tout ce qui est en cours, et pour tout ce qui reste à faire, notre bureau est numériquement insuffisant.

Il nous faudra créer des commissions spécialisées et trouver des responsables d'activités. Il nous faut renforcer notre équipe. Ce sera le but de notre assemblée générale. Ce sera l'occasion de mieux nous connaître et de vous faire participer par une collaboration active.

Notre association en sortira fortifiée.

C'est dans cet espoir que nous vous donnons rendez-vous à tous et à toutes, pour venir dans la joie, souffler notre première bougie.

Le président,

J. LANDRIOT

Noël

Lorsque les jours se font plus courts et quand les nuits se font plus froides, j'aime évoquer comme sans doute ceux de mon troisième âge, les souvenirs qui mettent de la lumière dans la mémoire et de la chaleur dans le cœur... Et c'est Noël... le Noël de notre enfance, mais déjà le Noël d'AUTREFOIS.

Dieu merci, d'incomparables écrivains ont sauvé de l'oubli nos traditions calendales qu'un immitoyable tourisme aménage et « folklorise » trop souvent.

Par eux, vous connaissez tout le menu du « gros souper » marseillais rigoureusement maigre car la vigile de Noël est jour d'abstinence, les treize desserts du pays d'Arles sont définitivement répertoriés, et vous lisez toujours avec le même plaisir les trois messes basses ou Dom Balaguère et son clerc Garrigou gagnent la course contre la montre... Vous aimez revoir au Museon Arlaten l'ancestrale bénédiction de la bûche, image à peine stylisée de ces réunions familiales qui faisaient la maison plus vivante, l'ambiance plus intime, les sentiments plus affectueux.

Mais le Noël des petits enfants ?... Il commençait bien avant la fête par la visite des bazars, et notre ville en comptait cinq principaux. Les mamans y menaient leur petit monde pour saisir sur ces frais visages sans complexes l'éclair d'une admiration ou le sourire d'une convoitise... Mieux que le promeneur au long manteau rouge bordé de lapin blanc, la maman n'est-elle pas la meilleure intermédiaire entre ses enfants et le petit Jésus de la crèche qui, en l'anniversaire de sa naissance, veut le bonheur de tous ses frères ? Aussi, parmi cette profusion de jouets, quelle invasion de fourmis affairées ! Quel essaim de papillons multicolores et indécis !... Toute cette jeunesse pépianant comme les oiseaux du soir dans les arbres de la place du Forum.

Comment choisir ? la poupée enrubannée de rose ou de bleu ? le petit ménage de faïence fleurie ? la grosse balle étoilée d'or ? Il y a aussi les chemins de fer aux wagons verts ou jaunes ou rouges selon la classe, les panoplies, les tirs dont les flèches à bouts caoutchoutés font ventouse sur la cible, les soldats de plomb ou de carton pâte... Oh ! les soldats !... ils sont tous là dans leurs beaux uniformes d'avant la guerre de 1914, les artilleurs bleu foncé, les cuirassiers étincelants, les populaires fantassins aux pantalons rouges comme les grands burnous des spahis et les tirailleurs algériens bien alignés dans leur boîte !... C'est vers eux que vont mes préférences, et, sûr que mon espérance ne sera pas déçue, je les imagine déjà en bonne place dans ma collection.

Aussi, la veille de Noël, je veux les revoir dans le vaste bazar de Marc Moreau – aujourd'hui, Nouvelles Galeries – Mais, quel bruyant désespoir !... leur place est vide !... on m'assure qu'ils sont partis en permission, qu'ils reviendront, et, bien vite, nous sortons sur la place Antonelle... Les lamentations font place à de gros sanglots, on essuie mes yeux ruisselants de larmes, on mouche mon nez qui en a besoin, et nous retrouvons bientôt la maison où dans les cheminées brûlent de grands feux qui sentent bon l'olivier. Une seule est restée noire et froide pour qu'en apportant des friandises ou des jouets aux enfants sages, l'ange du Petit Jésus n'y brûle pas ses belles ailes de nuages. C'est là que nous mettons chaque année nos souliers bien cirés, mais ce soir, je les range sans enthousiasme.

Puis, on passe devant la crèche pour y placer la Sainte Vierge et Saint Joseph qui arrivent de Nazareth, et dans mon petit lit, succédant aux beaux rêves de la veille, un pénible examen de conscience me rappelle toutes mes sottises, toutes mes colères, toutes mes gourmandises, c'est sans doute pour m'en punir que je n'aurai pas mes soldats préférés...

Le lendemain, c'est Noël... toutes les cloches sonnent... on reconnaît la voix joyeuse de chaque église, et, dès notre réveil, nous allons vers la cheminée mystérieuse... Quelle surprise ! quel ravissement ! avec les traditionnelles papillotes brillantes et frisées, les petits turcos bleus sont tous là, bien alignés dans leur belle boîte rouge... Mes sottises sont donc pardonnées, et bien vite je vais remercier le petit Jésus qui, sur la paille dorée de sa crèche, sourit à tout un petit peuple d'artisans et de bergers semblant se hâter de venir à lui.

Ces santons immobiles et silencieux, nos pastorales les animaient. Survivance du passé, elles rattachaient notre époque aux mystères du Moyen Âge. Les acteurs étaient de chez nous, la langue était celle de notre Provence, et nos traditions se maintenaient pures.

...C'était le Noël d'AUTREFOIS... Maintenant sans doute, on le prépare encore avec beaucoup de soins et bien longtemps à l'avance. Les trottoirs souvent si dangereusement étroits de notre ville voient surgir la végétation aussi encombrante que spontanée de nordiques sapins, tandis que nos rues s'ornent de girandoles électriques, et que long manteau d'un promeneur solitaire et lamentablement désœuvré, rappelle plutôt le rouge vêtement des bourreaux de jadis que le dénuement de l'enfant de la crèche. Est-il né parmi les sapins d'Alsace ou de Suède le petit Jésus de Bethléem ou en Judée parmi

les pacifiques vergers d'oliviers ? Et, quand le soir venu, les illuminations conduisent les foules avides de dépenses vers les magasins de jouets de cadeaux ou de friandises, y reste-t-il une place pour la solitaire et magique étoile des bergers qui conduisait les justes et les humbles vers l'étable de Bethléem ?

Bien sûr, cette crèche n'est pas oubliée. Il y a des santons partout... commerces, expositions, concours... quelle variété... quelle originalité... parfois quelle singularité dans ces personnages de cire, d'argile, de bois et même de plastique hélas !

Mais revenons au promeneur solitaire que Tino Rossi nous fait connaître... C'est paraît-il, le « Petit papa Noël » qui vient recommander aux enfants sages de ne pas oublier leurs souliers dans la cheminée.

La cheminée dans les H.L.M. ? dans les cinq cents logements ? J'imagine tous ces petits cherchant à glisser leurs plus belles chaussures sous les éléments du radiateur, à les ranger avec beaucoup de sérieux sous les bouches d'air pulsé... Qu'ils se rassurent... depuis longtemps d'ailleurs ils ne croient plus au Père Noël et ils savent qu'ils auront quand même leur bicyclette.

Tandis qu'ils dorment pleins d'espérance, leurs parents cherchent pour leur réunion « intime et familiale », les boîtes, les restaurants à la mode.

Finie, la veillée calendale chantée par Mistral... finies les pastorales provençales... finies les messes de minuit tout illuminées de cierges dont la lumière mouvante mettait de grandes étincelles sur les dalmatiques dorées... Finis les chants liturgiques harmonisés par Simon sur des airs de Noël provençaux !... Oh ! bien sûr, celles d'aujourd'hui, font recette, dirons-nous, car, pour parler hexagonal, ces « célébrations nocturnes » sont moins traditionnelles que folkloriques, et je ne serais pas surpris d'y voir un jour, à la grande joie des Rois Mages, des majorettes entourant un chanteur noir.

Eh, oui, mes amis... petit à petit le folklore grignote ce qu'il prétend défendre, et pire encore, souvent, il le profane. Nos traditions provençales deviennent des amusements et parfois des mascarades, les fêtes religieuses ne sont plus que des occasions de plaisir, et Noël qui, naguère encore groupait les familles, les disperse aujourd'hui dans les stations de ski ou vers des réveillons que leur propose une publicité rémunératrice autant que tapageuse.

On me dira peut-être qu'il faut savoir évoluer avec son temps, mais je ne conçois pas très bien comment, sous prétexte de rendre une maison plus agréable, on commence par en détruire les fondations.

« On ne bâtit pas sur le sable

À l'heure où passe l'aiglon. »

A. VAILHEN-REMACLE

Erratum — Dans le bulletin N° 2 - Le Port d'Arles page 12, ligne 22 il fallait lire « brigantins » et non « brigandins ».

Contes du Pays d'Arles...

Le moulin de Mestre Massot

C'était il y a longtemps, il y a bien longtemps, à l'époque où la colline des Mouleyrès était couverte de moulins. C'est là que s'élevait le moulin de Massot.

Massot, dites-vous. Eh oui, ce n'est pas un nom d'Arles, c'est un nom des Alpes. Massot avait vu le jour, là-bas, plus haut que Sisteron, dans la vallée du Buech. La ferme, toute petite, se trouvait au pied de la montagne de Thuoux, et l'on découvrait au loin les crêtes déchiquetées et les caillasses du Dévoluy. On vivait très chichement il y avait le champ de lavandes, le petit troupeau et quelques arpents de blé qui mûrissaient mal. Quand le père mourut l'aîné resta à la ferme et lou pichot fut obligé de s'expatrier. Il descendit un jour avec un troupeau qui retournait à Arles et trouva du travail chez un meunier du Mouleyrès. Celui-ci, à sa mort, n'ayant pas d'enfants, lui laissa le moulin. Son affaire prospéra et Massot, le gavot qui était arrivé pieds nus, devint très riche.

Il avait un défaut – mais était-ce un défaut quand on a vécu longtemps sur les terres arides et ingrates des Alpes du sud – il était avare. Il avait un vieux costume élimé et un chapeau cabossé et délavé. Son seul luxe c'était sa magnifique chaîne de montre qui lui barrait la panse rebondie. Il aimait contempler son bien. Souvent il montait à la lucarne de son moulin. Il regardait longuement les petits moulins qui tournaient et dont beaucoup lui appartenaient. Ce qu'il ne voyait pas malheureusement c'était le beau panorama que l'on découvrait de là-haut : Saint-Pierre des Mouleyrès sur son rocher avec sa belle abside tréflée, le clocher de la Major au-dessus des remparts ; de l'autre côté, la plaine marécageuse, la montagne des Cordes, l'Homme de la Lèque, la crête bleue des Alpilles et les Opiès, derrière Aureille, qui, d'ici, ressemblaient à une poitrine de femme, une gorge quelque peu opulente mais admirable de proportions. Quelquefois, derrière les Alpilles, on apercevait le Ventoux.

Mais Massot ne voyait rien de tout cela. Il regardait les moulins. C'est en prêtant à usure que sa richesse était venue. En prêtant à court terme, à un taux excessif, il avait acquis un bien considérable. Le regard de Massot se posait sur les moulins qu'il ne possédait pas encore et une étrange flamme brilla dans ses yeux.

Un soir – c'était la veille de Noël – les cloches de la Major carillonnaient, joyeuses. Le temps était doux et un léger mistral courbait les cyprès du rocher. Massot descendait en ville. Une rumeur joyeuse parcourait les rues et des petites filles, relevant leurs jupons blancs empesés et rigides, couraient dans tous les sens. Par les petites fenêtres on voyait l'agitation de la maisonnée qui préparait le gros souper. Massot, qui n'avait pas d'amis, avait décidé d'aller fêter Noël dans un cabaret du Bourg-Neuf près de la

porte de Vair, où l'on pouvait boire ce beau vin couleur de rubis, le Châteauneuf-des-Papes. Il approchait de la Porte Agniel lorsque, derrière lui, on l'appela :

— Mestre Massot, avez-vous un moment ?

C'était la Thibaude, une vieille femme qui travaillait au mas des Iscles.

— Oui, la Thibaude, mais soyez brève.

— Le Bon Dieu, allez, vous le pardonnera.

— Expliquez-vous, ma bonne.

— Il y a que, depuis la mort de Thibaud, l'an passé aux vendanges, lorsqu'il a été écrasé par sa charrette en chargeant les cuves, il m'est bien difficile de joindre les deux bouts.

— Il ne faut pas désespérer, Thibaude.

— C'est ce que je dis bien souvent à mon petit Louiset, le seul de mes enfants qui puisse m'aider, car les deux autres sont trop jeunes.

— Tout s'arrangera, vous verrez.

— Je le pense ; aussi je vous demande d'attendre encore quelques semaines pour le billet que je vous ai signé. Je ne peux pas vous le payer mardi.

— Comme je regrette, Thibaude, de ne pouvoir vous obliger, mais, avec les inondations du Trébon, j'ai perdu beaucoup d'argent. Vous me voyez désolé de vous dire non.

Et, sans attendre, il se hâta vers la porte Agniel. Cependant, avant d'entrer, il se retourna et lui lança :

— Que mon moulin flambe ce soir si tout ce que j'ai dit n'est pas vrai.

Quelques heures plus tard, sur la colline, dans la nuit noire, les ailes du moulin rougeoyaient comme braise et tournaient à une vitesse terrifiante : quatre énormes langues de feu qui formaient une monstrueuse étoile. C'était un embrasement démoniaque. Les gens du Mouleyrès, épouvantés, montraient le moulin du doigt et parlaient de vengeance divine. Le lendemain matin, parmi les débris calcinés du moulin, on retrouva le corps damné de mestre Massot.

René GARAGNON

LE THÉÂTRE ROMAIN (1)

(SUITE)

5°) LES LIEUX RÉSERVÉS AUX SPECTACLES

L'orchestre : la partie plane de l'orchestre n'était pas occupée par les spectateurs. Des escaliers reliaient l'orchestre au plancher de la scène (deux escaliers dans la partie centrale du mur du *pulpitum*), ensemble de l'estrade où jouent les acteurs. À l'extrémité du mur du *pulpitum*, deux autres escaliers vont rejoindre les grandes entrées. Les premiers sont très en vue, et les seconds dissimulés. L'action devait se dérouler en partie dans l'orchestre.

Le centre de l'orchestre, à Arles, est revêtu de larges dalles vertes, grandes, les extrémités de dalles roses, petites. Le centre paraît avoir été occupé par cet admirable autel de marbre blanc, conservé au musée, orné, sur toutes ses faces, de cygnes, de guirlandes, de palmiers. Sa partie supérieure est placée comme pour recevoir une statuette. Ceci fait penser aux orchestres grecs et on peut penser que celui d'Arles recevait des chœurs qui évoluaient autour de l'autel sur le marbre vert, et se groupaient sur le marbre rose.

Pourtant, dans les pièces latines, il n'y avait point de chœurs. Peut être, la Grèce étant en faveur de plus en plus vers la fin du I^{er} siècle avant J.C., les grandes pièces classiques grecques ont-elles influencé les constructeurs, ou encore simplement leur imitation très en faveur chez les Romains.

VITRUVÉ nous parle de « *choregia* » entre la scène et le portique qui existent à Rome et au théâtre de Pompéi. Il s'agit de locaux consacrés à l'habillement des acteurs, à la conservation des costumes.

D'ailleurs, sur une mosaïque de Pompéi, on remarque ces salles avec des acteurs qui s'habillent, mais aussi des figurants d'un chœur de Satyres. Il semblerait qu'au théâtre de Pompéi, le chœur ait existé. Or, ce théâtre date d'AUGUSTE, comme celui d'Arles.

Mur de *pulpitum* : il est à la limite de l'orchestre et du plancher où jouaient les acteurs. Il possédait des escaliers qui reliaient les deux niveaux. Il a pour hauteur, 1,22 m.

Il est très épais pour assurer sa stabilité (1,19 m). Son ornementation se compose de niches rondes et carrées, alternées. Les statues étaient des sirènes couchées. L'eau qui jaillissait venait de l'aqueduc par une canalisation spéciale en plomb, retrouvée dans le jardin des Cordeliers (actuellement le pensionnat Saint-Charles) ; le long de ce mur, les spécialistes ont constaté la trace de stèles adossées.

Le rideau : Immédiatement en arrière est le rideau (*aulaeum*). Ce rideau est romain, et non grec. Les Grecs jouaient en effet dans l'orchestre. Il représentait le plus souvent des scènes héroïques et historiques. Il devait être en étoffes peintes ou tissées, suspendu par des anneaux à une tringle. On en voit la trace grâce à plusieurs points :

- a) celui du rideau et de ses supports,
- b) celui des machines servant à mouvoir ces supports.

(1) Voir les bulletins n^{os} 1 et 2.

a) Les traces du rideau et de ses supports se composent de conduits carrés en pierre qui contenaient des tubes à coulisses en bois et s'enfonçaient assez profondément dans le sol. Ces tubes traversaient le sol constitué de dalles. Ce sol formait une plate-forme à un niveau voisin du dallage de l'orchestre. Sur ce sol venait se déposer en plis ou s'enrouler sur des cylindres le rideau qui ne descendait pas plus bas afin d'éviter l'humidité et la saoullure. Les tubes en bois à coulisses étaient sur deux rangées et en quinconce.

L'arrangement des tubes à coulisses est le même que celui qui fonctionne dans nos théâtres modernes.

Il comprend un tube appelé « cassette » dans lequel se meut un poteau mobile appelé « âme ». La cassette est en bois dur et porte de loin en loin à l'intérieur des roulettes sur lesquelles frottent les ailes des âmes.

L'âme est en bois léger sauf pour les parties frottantes qui sont en bois dur. Une corde, attachée à une bride, à environ 0,40 m du pied de l'âme (pour éviter de tirer l'âme hors de la cassette en bout de course) monte à une poulie située au faite de la cassette. Par simple traction, l'âme se soulevait avec le rideau qu'elle supportait. Celui-ci, par les constatations faites, ne devait pas monter à plus de 3 m. Il ne masquait pas l'acteur.

Quand le rideau montait pour masquer la scène, le plancher du pulpitum était soulevé par les âmes sortant des cassettes.

Quand le rideau descendait, le plancher était refermé sur les âmes de façon que l'acteur pût s'avancer de plein pied jusqu'au mur du pulpitum.

b- Il est évident que les âmes étaient mises en mouvement par des machines. Il en existe des traces très bien conservées. Elles se trouvent à droite et au niveau du plancher de la scène. Ces machines étaient cachées au public par le mur de soutènement des gradins et des loges.

Résumons la manœuvre. Pour élever le rideau on ouvre le plancher du pulpitum. On déclenche les contrepoids qui se trouvent sous les gradins. Ceux-ci mettent en mouvement un tambour auquel sont reliées toutes les cordes des âmes. Celui-ci enroule les cordes des âmes qui montent.

Pour abaisser le rideau on décroche tous, ou en partie, les contrepoids, et le poids des âmes fait redescendre celles-ci dans leurs cassettes. On referme le plancher. Pendant l'acte, on remonte les contrepoids.

Au théâtre d'Arles, on peut toujours voir les axes du tambour, la base du châssis où étaient les contrepoids, et les axes du treuil permettant de lâcher ou de hisser les contrepoids.

Les contrepoids se trouvaient dans un châssis très puissant ayant des montants de 0,30 m. Le treuil servant à remonter les contrepoids était perpendiculaire au tambour pour permettre l'usage de grands leviers.

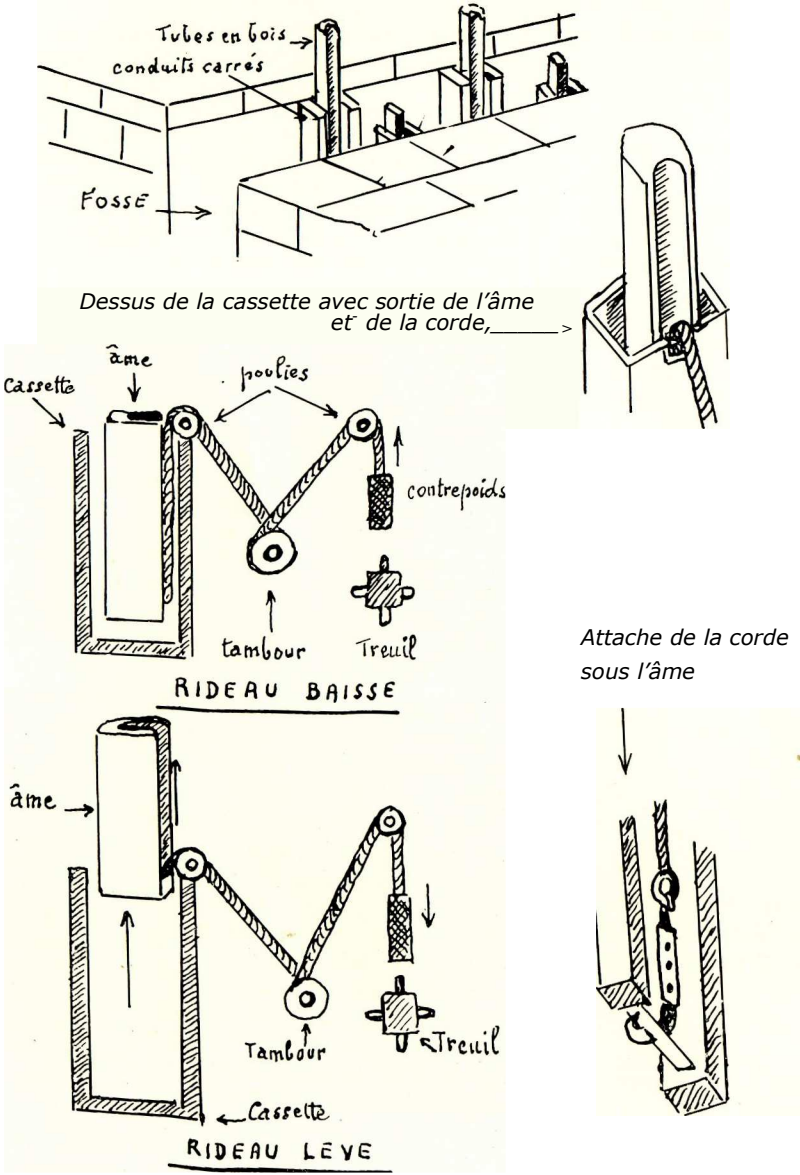
Plancher du pulpitum : ce plancher reposait sur des solives qui reposaient à leur tour sur des poutres maîtresses. Cette plate-forme était percée de trappes dont on voit encore les traces à Arles. Trois escaliers descendaient sous le plancher à l'usage des machinistes ou des acteurs qui apparaissaient ensuite par les trappes.

Parascaena : (les deux parties des bâtiments de la scène qui limitent dans la largeur, l'estrade sur laquelle jouent les acteurs). Les portes des parascaena étaient de plain pied avec le plancher du pulpitum. Outre ces portes se trouve une petite loge qui semble avoir été réservée à une sorte de régisseur ou de souffleur.

Ces parascaena contenaient les grandes salles dont nous avons parlé plus haut, ainsi que les deux escaliers conduisant aux différents niveaux du postceanium.

Une des portes précitées a une issue ouvrant sur l'escalier qui monte aux étages et semble affectée à des acteurs qui peuvent avoir à se rendre à des niveaux supérieurs, tandis que l'autre paraît destinée à une sorte d'acteurs n'allant que sur la scène ou sur l'orchestre.

J.P. BARATON



(à suivre)

Les grandes pages de l'histoire d'Arles en Provence

TITRE - I - DE LA PRÉHISTOIRE À LA CONQUÊTE ROMAINE (1)

| Datation | ÉVÈNEMENTS EN ARLES ET EN PROVENCE |
|------------------|---|
| 600 ans av. J.C. | <p>Chapitre - II - Les Grecs en Provence (suite)</p> <p>C'est à cette date que les Phocéens entrent dans l'histoire de notre province. Ils venaient de la ville de Phocée en Asie Mineure et étaient d'origine ionienne. Ils quittaient leur pays sous la poussée des Perses qui avaient assiégé Phocée. Ils émigraient donc en Provence dans le but de s'y installer à demeure et non de fonder de simples comptoirs comme les Phéniciens ou les Rhodiens. Ils apportaient avec eux le culte d'Artémis, déesse de la fécondité et l'usage de la monnaie.</p> <p>À l'origine de la fondation de Marseille (Massalia) la légende fait état d'une expédition d'émigrants phocéens commandée par Samos et Protis. C'est ce dernier qui devait épouser la fille du roi des Ségobriges, Gyptis, et fonder une ville sur un territoire offert par son beau-père. Ces Ségobriges étaient des Ligures et leur capitale se situait probablement à Allauch sur le mont Rodinac. La nouvelle ville se bâtit sur le cap qui va de l'actuel fort Saint-Jean au Lacydon (un ruisseau qui aboutissait au Vieux Port actuel et dont le lit s'étendait le long de la Canebière). Sur la butte Saint Laurent, Protis construira le temple de la divinité que les Phocéens avaient amenée avec eux, Artémis.</p> <p>Les Phocéens ne s'assimilent pas aux autochtones. Ils restent un peuple de marins. Massalia devient une véritable ville grecque au milieu du pays ligure.</p> <p>En 540, Phocée ayant été prise par les Perses, c'est une nouvelle vague d'émigrants qui arrive à Marseille. Massalia possède alors à cette époque une Acropole et un magnifique Temple d'Apollon. En bons commerçants, les massaliotes organisent leur emprise de comptoirs sur toute la Méditerranée occidentale et dans l'arrière-pays. Le long de la côte, ces comptoirs s'appellent Citharista (La Ciotat), Olbia (Hyères), Pergantion (Brégançon), Heraklea Kahkabararia (Cavalaire), Aegitna (Fréjus), Antipolis (Antibes), Nikaia(Nice), Monoïcos (Monaco).</p> <p>Peu à peu les villes Ligures d'Arles, Glanum, Cavailion et Avignon entrent dans l'orbite d'influence de Marseille.</p> |

Les récentes fouilles de la place de la Bourse ont mis au jour les quais phocéens du port de Massalia.

Un énorme chapiteau ionien découvert au pied de la butte St.-Laurent témoigne des proportions gigantesques du Temple d'Artémis.

2130 pièces de monnaie de cette époque ont été trouvées à Auriol près de Marseille.

Construction du premier temple d'Athéna sur l'Acropole d'Athènes en 570 av. J.-C.

La louve du Capitole de Rome œuvre d'un sculpteur étrusque.

En outre la présence hellénique s'affirme sur les pourtours de l'étang de Berre qui commande, avec la Camargue, l'embouchure de la grande voie de pénétration qu'est le Rhône.

Deux oppida célèbres contrôlaient ce pays. Celui de Saint-Blaise (probablement Mastrabala), dont parlent les historiens antiques, près de l'étang de Lavalduc et celui de Constantine entre Saint-Chamas et La Fare les Oliviers.

Enfin en Camargue même, les Massaliotes occupaient Albaron, Seignoret, Saint-Andéol, Sainte-Cécile de Mourre-Fech (à l'est d'Albaron) Cabassole, Carrelet, Méjanes, Notre Dame d'Amour, Fiélose, la Tour du Valat, la Trinité et bien sûr les Saintes-Maries-de-la-Mer dont le port commandait l'entrée du Grau d'Orgon.

550 ans av. J.-C.

Occupation d'Arles par les Massaliotes. Elle s'appelait Arelate (la ville des marais). Ce nom est alors éclipsé par un autre : Theline (la mamelle, la nourricière, toujours l'allusion à Artémis, la déesse aux innombrables mamelles, mais aussi la ville des marais, du grec Thelmé).

Un peu plus tard, les Grecs s'installent dans une île appelée alors Gernica, que les alluvions du Rhône devaient rattacher à la rive. C'est l'oppidum de Saint-Gabriel qui deviendra Ernaginum.

En dehors de l'axe rhodanien et de la côte méditerranéenne, les Grecs rayonnent également à l'intérieur de la Provence.

Ils suivent les voies de pénétration que présentent la Durance, la Duransole et l'Ouvèze. Leur influence atteint bientôt les vieux sanctuaires ligures des caisses de Servanes à Mouriès, la Catalane des Baux et la nécropole du Mont Menu près d'Eyguières.

Franchissant les Alpilles cette influence gagne Glanum dont le site était d'une importance primordiale, au croisement des deux routes herculéennes qui seront plus tard les deux grandes voies de la pénétration romaine (la voie Domitienne qui remonte la vallée de la Durance et pénètre en Italie par le col du Mont Genève et la voie Aurélienne qui longe la côte méditerranéenne).

ÉVÈNEMENTS EN FRANCE ET EN EUROPE

Monuments et découvertes archéologiques

Les Massaliotes fondent des établissements commerciaux tout le long du Rhône, notamment à Tarascon, Avignon, Roquemaure.

Céramiques ioniennes et coupes phocéennes découvertes au rocher des Doms à Avignon.

Le Tessonnier du Mourre de Sève (plateau dominant la plaine de Sorgues et de l'Ouvèze) a livré un nombre important de poteries et d'amphores magnifiquement décorées.

Au nord de la Durance les traces des Grecs se retrouvent au-dessus de Caumont à l'oppidum de Bompas et au-delà de l'Ouvèze, aux Baumes-de-Venise, à l'oppidum de Durban.

Non contents de fonder de nouveaux comptoirs en Provence, les Massaliotes s'emparent des établissements phéniciens du pourtour de la Méditerranée. Ils enlèvent également aux Carthaginois Rhoda en Espagne et les îles Baléares. À titre de représailles, les Carthaginois attaquent et prennent Massalia en 542 av. J.-C.

542 ans av. J.-C.

Cette occupation carthaginoise durera une soixantaine d'années.

537 ans av. J.-C.

En 537 av. J.-C. les Carthaginois, alliés aux Étrusques, battent la flotte Massaliote à Alalia sur la côte ouest de la Corse, ville que ces derniers avaient fondée en 562. Ils devaient d'ailleurs prendre leur revanche en 474 sur les Carthaginois.

340 ans av. J.-C.

En 340 av. J.-C. deux Massaliotes, Pithéas et Euthymènes allaient porter au loin le nom de leur ville. Le premier, savant, géographe et astronome, se lançait à la découverte du grand Nord pour trouver les sources des richesses incomparables que représentaient à l'époque l'ambre et l'étain. Il atteint et contourna la Celtique, longea la côte de la Grande Bretagne et de l'Écosse et aborda l'île de Thulé et le continent polaire.

Il visita le golfe de Finlande, l'embouchure du Don et fit de fructueux échanges de pelleteries, d'étain et d'ambre contre le bon vin dont il avait chargé ses cales à Marseille.

Il toucha alors les côtes de Suède, de Germanie et celles d'Abalos où il fit une ample provision d'ambre.

490 AV. J.-C., bataille de Marathon

387 av. J.-C., les Gaulois commandés par Bellovese prennent et pillent Rome

Dès le II^e siècle avant J.-C., Massalia entretenait de bonnes relations avec Rome. Les Massaliotes étaient les courtiers des Romains en Gaule. Ils assuraient notamment le transit de l'étain venu de Cornouailles.

Dans la lutte qui opposa Rome à Carthage, Massalia prit le parti de Rome et mit sa flotte au service de la cause commune en détruisant les bateaux puniques qui convoaient l'armée d'Hasdrubal, frère d'Hannibal.

225 av. J.-C., offensive des Gaulois en Italie du Nord.
218 av. J.-C., Hannibal Barka le prestigieux chef carthaginois traverse la Provence avec son armée en route vers l'Italie qu'il veut attaquer en passant par les Alpes. Il traverse le Rhône au nord d'Avignon avec ses troupes et ses éléphants et est défait par les Romains à la bataille de Cannes.

Vers 450 av. J.-C., le Discobole de Myron.
Entre 450 et 430 av. J.C., construction du Parthénon sur l'Acropole d'Athènes

Vers 350 av. J.C., l'Aphrodite de Cnide (œuvre du célèbre sculpteur Grec Praxitèle)

Vers 280 av. J.-C., construction du Colosse de Rhodes, une des sept merveilles du monde.

Outre ces résultats pratiques, l'expédition de Pithéas avait permis de vérifier que la terre était ronde, de fixer à une très proche approximation la situation du pôle et de rectifier les vieilles cartes marines.

Le second, Euthymènes, avait exploré les routes du sud au-delà des Colonnes d'Hercule (Gibraltar) et atteint le pays des hommes noirs.

Depuis le IV^e siècle, Massalia connaissait une ère de prospérité remarquable et son gouvernement avait sensiblement évolué. Le pouvoir législatif y était exercé par une assemblée de 600 membres, les Timouques, représentant les familles commerçantes. Le pouvoir exécutif appartenait à quinze d'entre eux. Parmi les trois principaux on choisissait le chef de l'État. Les mœurs de la ville étaient austères et le calme régnait à Marseille où les armes étaient interdites.

Le peuplement de la Provence à cette époque se présente ainsi : les Ligures ont été peu à peu refoulés et sont contenus par les Latins sur la frontière des Alpes. Les Celtes s'avancent jusque dans la Drôme et les Ibères au-delà du Rhône. Certes ces populations s'interpénètrent territorialement par endroits et se mélangent pour former un fond celto-ligure dont une confédération de tribus s'appellera selon les auteurs anciens les Saliens. Il semble que l'habitat de ces Saliens se soit limité à la région comprise entre les Alpilles la Camargue, la Crau et Marseille.

Ce pays comportait originalement deux capitales, Arles et Entremont. Or les établissements massaliotes de Cavillon, Avignon et Beaucaire, nous l'avons vu plus haut, coupaient en deux cette entité ethnique. Il s'en suivit une opposition latente contre Marseille. Cette opposition devait déclencher plus tard une longue guerre entre Marseille et l'arrière-pays provençal. ,

En 203, il quitte l'Italie, revient à Carthage et meurt en 183 av. J.-C. en Bithynie (contrée d'Asie Mineure, sur le bord de la Mer Noire).

En 197 av. J.-C., l'Espagne devient province romaine gouvernée par deux préteurs.

En 149 av. J.-C., Carthage vaincue par Rome est détruite.

En 146 av. J.-C., la Macédoine devient province romaine.



Le cythe, sorte de cruche à fond blanc, servant à contenir l'huile utilisée pour oindre les morts.

Vers 180 av. J.-C., la fameuse Victoire de Samothrace.

Vers le milieu du II^e siècle av. J.-C., la Vénus de Milo.

M. BAILLY (à suivre)

En parlant de la Genouillade...

Février 1792... 6 heures...

Dans le matin pâle et glacé, Vincent Pastourel venait de franchir la porte de l'Aure. À sa droite, derrière le rideau d'arbres du couvent des Carmélites, dans un tintement de grelots, scandé par le bruit des sabots sur le sol gelé, arrivait, en bringuebalant, la diligence de Marseille qui prenait le trot sur la Lice. Elle venait du Vieux Bourg où elle avait chargé ses voyageurs et ses colis.

L'air était vif et dans le ciel, dont la voûte allait du bleu au gris, l'éclat des étoiles faiblissait peu à peu.

Après le passage du coche tout redevint silencieux le long des remparts au-dessus desquels émergeaient les toits roses de l'abbaye de Saint-Césaire.

Comme chaque matin, à la même heure, Vincent Pastourel regagnait sa chaumière, à deux lieues d'Arles, à gauche de la route de Marseille, sur le flanc de la colline d'où l'on voyait les tours de Montmajour, par delà les marais de Barbegal, enfouis sous les saules et les joncs. Il s'était fait embaucher chez le maître boulanger Fougasse, rue des Fours, en qualité de mitron. Les enrôlements dans les armées de la République avaient, en effet, attiré maint jeunes gens de la ville, privant ainsi certains corps de métier de la main d'œuvre indispensable.

Bien sûr, Vincent Pastourel, ouvrier agricole de son état, pensait bien retourner, avant longtemps, à ses occupations habituelles sur les terres de Montmajour qu'administrait fort sagement l'abbé Gachon.

Tout en marchant d'un bon pas pour se réchauffer, il enfonça son chapeau sur ses oreilles et serra sa pelisse élimée sur ses épaules. Devant lui, à droite, il apercevait, derrière les hauts cyprès du vaste cimetière des Alyscamps, le dôme ajouré de Saint-Honorat et les murs du couvent que les Minimes avaient restauré depuis le départ des Capucins.

Il approchait de la petite chapelle de l'Agenuillade cachée par un bosquet de micocouliers, quand il perçut comme des chants d'église, un chœur de voix légères, comme on en entend les soirs de Noël, lorsqu'on arrive en retard à la messe de minuit à Notre-Dame la Majeure.

Ce n'était pas l'heure de chanter messe ni complies en pareil lieu car cette chapelle était maintenant presque abandonnée depuis que la constitution civile du clergé et les décrets de novembre 91 avaient fait disparaître bon nombre de prêtres. N'y avait-il pas les jureurs et les insermentés, ceux qui obéissaient aux lois de la République et ceux qui, ne reconnaissant d'autre autorité que celle du pape, devaient se cacher pour échapper à la vindicte populaire ?

Certes notre homme n'était pas très au courant de ces choses mais il savait que les affaires du Bon Dieu allaient mal et que les curés passaient pour « les plus mortels ennemis du peuple ». Dans son for intérieur, Vincent Pastourel ne s'expliquait pas très bien cette haine populaire pour ceux qu'on avait tant respectés jusqu'alors et il était, quant à lui, plutôt enclin à garder son estime aux clercs. Les sœurs de l'hôpital de la Charité, derrière le couvent des Carmélites, n'avaient-elles pas si bien soigné sa tante, qui l'avait élevé, avant qu'elle meure, la pauvre, l'année précédente de la fièvre des marais ?

Il s'approcha plus près de la chapelle et les chants cessèrent. Frottant ses oreilles raidies par le froid avec énergie il resta immobile un moment, doutant de ses sens engourdis.

La porte de la chapelle était fermée mais les deux ouvertures latérales laissaient voir derrière les barreaux de fer une tenture cramoisie qu'il souleva timidement. Dans la demi-obscurité, brillait le rideau brodé d'or du tabernacle au dessus de la blanche nappe de l'autel. Rassuré, Vincent Pastourel s'apprêtait à rejoindre la route ; mais à peine avait-il fait quelques pas que les chants reprirent, harmonieux, émouvants. Il s'arrêta, faillit retourner à la chapelle, puis, pris d'une crainte soudaine et inexplicable, reparti, courant presque.

Pendant toute une semaine, son travail de nuit terminé chez maître Fougasse, il repassa chaque matin près de l'Agenouillade et constata le même phénomène. À chaque fois son angoisse augmentait, ne sachant s'il était en face d'une réalité ou s'il sombrait dans la folie.

N'en pouvant plus, il alla voir sœur Augustine à l'hôpital de la Charité, et, l'entraînant à l'écart dans la chapelle, lui conta les étranges événements dont il était chaque jour le témoin.

« Je vais en parler à notre Mère, lui dit la religieuse. Venez me voir dans quelques temps et surtout pas un mot sur cette affaire à qui que ce soit. »

Cette précaution était inutile car en ces temps troublés, Vincent Pastourel possédait assez de sagesse pour ne pas s'exposer à être pris pour « un suppôt des pires ennemis du peuple ».

Quelques jours plus tard il constata que tout était silencieux à l'Agenouillade.

Il retourna donc voir sœur Augustine qui le conduisit auprès de la Mère supérieure.

« Mon fils, lui dit la Révérende Mère, vous avez accompli une bonne action. Voici ce qui s'est passé à l'Agenouillade Le Père Antoine, des Minimes, avait été chargé par son Père abbé – craignant que la chapelle ne soit profanée comme tant d'autres le sont hélas actuellement ! – d'aller retirer du tabernacle les hosties consacrées. Dans sa précipitation, il en avait laissé tomber une sur la nappe d'autel. Vous avez entendu les chœurs des anges, venus chaque nuit tenir compagnie à Notre Seigneur présent dans cette hostie. Elle a été rapportée à l'abbaye avant-hier. »

L'essentiel de ce récit m'a été conté en juillet dernier par une vieille dame du quartier de Mouleyrès qui, voyant la grille du jardinet de la Genouillade entr'ouverte, était entrée pour voir ce qui s'y passait. Je travaillais alors au ravalement intérieur des murs de la chapelle que nous sommes en train de restaurer.

« C'est une bien belle légende » lui dis-je en remontant sur mon échafaudage.

« Dé qué, une légende, me dit la dame, d'un air offusqué et contrit à la fois, ça n'est pas une légende. C'est la vérité, Monsieur, c'est mon père qui me l'a racontée. »

Je m'excusai du mauvais choix du terme que j'avais employé et la vieille dame s'en alla, complètement rassurée sur mon état d'esprit.

M. BAILLY

À propos de la Chapelle de la Genouillade

Ils s'appellent Michel Boiron, Pierre Enjalbert, Christian Croibier-Muscat, Patrice Bertrand, Daniel Guglielmet et Paul Mrozowski.

Ils aiment les filles, les motos pétaradantes et les chanteurs à la mode. Ils aiment aussi les vieilles pierres. Depuis le mois d'avril ils viennent fidèlement tous les samedis après-midi travailler à la chapelle. Ils ont surtout manié la pelle, la pioche et le « tire-fort » des Ponts et Chaussées, toujours avec le sourire.

Il fallait les féliciter car les bonnes volontés sont rares : c'est fait.

J'allais oublier qu'il y a aussi des filles : Martine Orgeas, Myriam Martinez et Ghislaine Jubilin.

Je profite de l'occasion qui m'est offerte pour remercier aussi la société Delta-Jardins qui nous a donné quinze cyprès que nous avons plantés le long du mur de clôture.

René GARAGNON

Cotisations 1972

Certains membres nous ont déjà demandé comment régler leur cotisation pour 1972.

Nous remercions ceux qui ont ce souci, car les cotisations sont notre seule ressource, et nous les avons voulues les plus réduites pour permettre aux budgets les plus modestes de donner leur adhésion à notre association.

Sachez que le bulletin – expédition comprise – nous revient à 2,50 F et que la cotisation de base couvre tout juste l'abonnement au bulletin. Nous avons les frais inévitables de papeterie, correspondance, réception... etc.

Notre but serait, cependant, de consacrer un budget plus consistant à des travaux de restauration, qui nous paraissent l'activité de base de notre groupement.

Heureusement que de nombreux adhérents augmentent spontanément leur cotisation et la portent facilement à 20 F. et même à 50 F.

Cela nous a permis nos premiers travaux à la Genouillade et tous nos espoirs sont de les terminer pour Pâques 72.

Nos cotisations seront encaissées en janvier 72 :

- soit à l'issue de l'assemblée générale.
- soit par vos versements spontanés auprès des membres du bureau (le samedi après-midi à la Genouillade, par exemple)
- soit par encaissement à domicile. Bien que cette dernière formule présente de nombreux inconvénients en fonction du nombre que nous sommes, du temps perdu demandé, ou des frais d'encaisseur que cela entraînera. Vos cotisations sont trop précieuses pour que nous en perdions même une parcelle.

Nous comptons sur votre obligeance et votre solidarité pour prendre vous même les premières initiatives.

N'oubliez pas d'accompagner vos versements par votre nom, votre adresse... et le numéro de votre carte d'adhérent.

Et grâce à vous « Bonne et heureuse année 72 pour notre association ».

Le président,
J. LANDRIOT

Le trésorier
J.P. CALIZI

Nous avons reçu d'une de nos adhérentes, le poème ci-après qui nous a paru si intéressant et si délicat, que nous ne pouvons résister au désir de vous le faire connaître.

Regard sur Arles

Arles, tes monuments qui te font immortelle
Ressuscitent pour nous le glorieux passé
Des bâtisseurs géants, Romains jamais lassés
Des martyrs assoiffés de la vie éternelle.

Arènes, prieurés, colonnes de dentelles
Qui dominez le Rhône et de loin surgissez,
Quel fidèle pinceau pourrait donc retracer
Vos lignes, des couleurs violentes ou frêles ?

Soit qu'un jour triomphant déverse ses flots d'or
Sur les vieux murs figés dans leur royal décor,
Que saignent les couchants sur le fleuve sublime,

Ou qu'une claire nuit estompe ses pastels
Sur la moire des eaux ou le satin d'un ciel
Que semble défier la tour de Saint-Trophime.

Marguerite CORMIER-REYNE

COMITÉ D'HONNEUR :

Président d'honneur M^o Pierre FASSIN

Parrains : Madame Marie MAURON

MM. André CHAMSON — Pierre EMMANUEL (académiciens)

MM. J.P. CLÉBERT — M. PEZET — Ch. GALTIER (écrivains)

MM. Louis FÉRAUD (grand couturier) — Yvan CHRIST (critique d'art)

Henri BOSCO — J.M. MAGNAN — Irène FOUASSIER

BUREAU :

Président : M. Jean LANDRIOT

Vice-présidents : M. Hervé DUGAS

M. Roger CORNILLON

Secrétaire générale : Madame Maïté DUBOCQIJET

Trésorier : M. Jean-Pierre CALIZI

Archiviste : M. René GARAGNON

Secrétaire adjointe : Madame Jacqueline BERTHET

BULLETIN :

Rédacteur en Chef : M. René GARAGNON

Équipe de Rédaction : MM. BAILLY, VAILHEN

Secrétaire : Madame NERI

MEMBRES DU CONSEIL D'ADMINISTRATION :

MM. BOUZONVILLER, HAUER, MARCELLIN, THIBON.

COMMISSIONS :

Secteur sauvegardé : M. Roger CORNILLON

Chantiers de restauration : M. Jean LANDRIOT

Relations extérieures : M. Hervé DUGAS

Appel à collaboration

Toutes les personnes susceptibles de collaborer à la revue en écrivant quelques articles sont priées de se mettre en rapport avec nous.

Cet appel s'adresse aussi à toutes les personnes qui pourraient nous fournir de la documentation pour nos archives (vieux livres sur Arles, numéros anciens du Musée d'Émile Fassin ou du bulletin des A.D.V.A. de 1903 à 1913 même dépareillés).

Nous les remercions par avance.

Demande d'adhésion

NOM.....

PRÉNOM

ADRESSE

PROFESSION

Bienfaiteur :

Membre actif : 10 F.

Fondateur : 50 F.

À découper et à retourner au siège :

18 rue Diderot — ARLES



Dépôt légal 4^e trimestre 1971 — Imp. l'Homme de Bronze - Arles
Directeur de la publication : M. Landriot